

Le mystère de la vraie joie
Hommage à Hélène Péras¹

par Ana-Maria Girleanu-Guichard

La dernière fois que j'ai participé à l'Assemblée générale de l'Association, il y a deux ans, Hélène Péras était avec nous. La première fois que j'y ai pris part, c'était elle qui m'avait entraînée. C'est grâce à Hélène que j'ai rencontré Claude Vigée et que j'en ai découvert l'œuvre. C'est aussi grâce à elle que j'ai rencontré Heidi Traendlin, Anne Mounic et quelques autres amis fidèles de Claude Vigée. Je lui dois beaucoup, outre ces rencontres précieuses.

Membre fondatrice de l'Association, Hélène Péras était liée par une profonde amitié et une grande estime à Claude et Évy Vigée ainsi qu'à leur famille. C'est dans ces termes qu'elle avait évoqué leur rencontre, survenue vers la fin les années 70 : « Nous ne connaissions pas. Je les ai reconnus tout de suite et je crois que la réciprocité était vraie. Ils étaient là, couple d'époux fraternels, apportant à l'inconnue que j'étais, le cadeau d'une fraternité spontanée qui ne se serait jamais démentie. »²

Le 19 juillet dernier, Hélène Péras nous a quittés.

Je l'avais rencontrée lors des toutes premières fois où j'étais allée à la paroisse orthodoxe de Châtenay-Malabry, dont le prêtre recteur, le père Michel Evdokimov, allait beaucoup compter dans notre cheminement intérieur, le sien comme le mien. Elle était une présence constante à la paroisse de Châtenay-Malabry, depuis plus de vingt-cinq ans, malgré l'éloignement géographique suite à son installation définitive à la fin des années 90, à Grignan, dans la Drôme, dont elle aimait tellement la lumière, les couleurs changeantes du ciel au-dessus du mont Ventoux, le climat âpre et solaire. Hélène était une figure solaire.

D'une grande force d'âme et de caractère, un mot d'esprit aux lèvres, le sourire fin et bienveillant, Hélène était en égale mesure une femme de tête et de cœur. Attentive aux autres, elle savait, avec délicatesse et intelligence, apporter du réconfort, redonner du courage, rendre l'espoir. Guérir l'âme fut son métier, sa vocation dans le monde, en tant que médecin psychiatre et psychanalyste, mais aussi en tant que poète et traductrice, passeur d'une langue à l'autre, d'une culture à l'autre.

Sa vie durant, Hélène a tissé et a entretenu des liens forts car authentiques avec des amis venus d'horizons linguistiques et culturels extrêmement divers : des Grecs, des Russes, des Vietnamiens, des Anglais, des Iraniens, des Hongrois, des Bulgares, des Roumains... Les témoignages bouleversants d'affection, de reconnaissance, d'amour ont afflué de toute part lors de son départ.

1 Cet article reprend en partie le texte paru dans la revue *Contacts*, n° 264, 2018, p. 660-663.

2 H. Péras, « Hommage à Évy », *Temporel*, n° 4, 2007 (<https://temporel.fr/Hommage-a-Evy-Helene-Peras> ; site consulté le 28.04.2019).

Nous sommes nombreux à avoir vécu auprès d'Hélène ce que la tradition de l'Église appelle le « sacrement du frère » (saint Jean Chrysostome) : reconnaître l'autre dans sa vérité, ne pas le juger, lui porter secours en toute circonstance. Pour Hélène, la poésie et la psychanalyse représentaient deux démarches semblables dans la recherche ou la quête de la vérité intérieure, de la « note juste » que chacun doit être. C'est au travail délicat et exigeant de l'accordeur d'instrument qu'elle en réfère en essayant de définir *la* tâche du psychanalyste : rendre possible l'émergence « d'une vérité de parole qui est la chose la plus précieuse que l'homme puisse découvrir, la plus fragile, la plus fugace, la plus inépuisable et cependant la plus simple, et toujours au-delà de toute parole.

Qu'est-ce donc que soigner ?

C'est faire le travail de l'accordeur, mettre le son des mots, des symptômes, des tics, des pleurs, des rires, des comportements, à l'épreuve de l'écoute, c'est essayer de rendre à celui qui parle la capacité de s'entendre lui-même. C'est admettre que nous sommes tous, à des degrés divers, sourds, que nous nous servons de notre propre parole pour nous assourdir, et accepter que notre tâche à nous soit seulement d'affiner notre oreille, l'hypothèse étant posée que ce lent, patient, interminable chemin pour parvenir à la justesse de l'écoute, est la condition nécessaire – pas forcément suffisante – pour donner une chance à celui qui parle d'entendre les fausses notes, les siennes propres et toutes celles dont il a été abreuvé, et de délivrer ainsi, enfin, sa propre voix »³.

Dans un entretien avec Anne Mounic, au mois de septembre 2008, Hélène Péras parle de l'efficacité de la parole poétique, de cette « parole qui guérit » et évoque le lien qu'elle trouve entre la mémoire et la voix (titre de son deuxième recueil de poèmes) :

La voix est, pour moi, essentielle dans la mémoire. Quand il s'agit de la voix poétique, ce peut être cette musique, cette vibration particulière, cette justesse du son que le lecteur peut entendre à travers les mots du poème, qu'il va reconnaître, faire sienne. Ce peut être aussi la voix parlée, disant le poème et là, c'est le corps qui pèse de tout son poids, qui fait que la parole, véritablement, s'incarne, est un don de vie pour celui qui la reçoit. Elle peut même avoir un pouvoir de guérison. Je le sais d'expérience.

Que veut dire « renaître » ? Mais il me semble que le mot lui-même n'offre guère d'ambiguïté : il y a, dans la vie humaine, des moments où le sol se dérobe, où le sens se perd et puis la grâce d'une rencontre rend à l'être son unité, le rend, tout simplement, à la vie. Cette rencontre peut être celle d'une personne, d'un regard, d'une œuvre d'art, d'un lieu, d'une parole. Entendue ou lue, ou même seulement perçue dans la beauté silencieuse d'un instant cette parole est toujours une voix qui se donne.

En vous répondant, je me surprends à me demander quelle sonorité devait avoir la voix du Christ...

D'une grande discrétion sur sa vie, surtout sur les épreuves tragiques qu'elle a affrontées avec un grand courage, Hélène nous laisse lire la vérité entre les lignes, dans ce passage d'entretien tout comme dans ses poèmes. « *Cruel est le miracle de vivre* », avait-elle écrit dans *La Mémoire et la Voix* (1983).

3 H. Péras, « Confidences avant la nuit », *Le coq-Héron*, n° 189 : « L'expérience analytique en tant qu'expérience poétique », 2007.

Hélène était née le 12 février 1924 à Asnières. Après des études de philosophie à la Sorbonne où elle suit les cours de Maurice de Gandillac, Hélène se destine à une carrière de médecin. En 1956, elle soutient sa thèse sur « La notion d'intuition en psychopathologie ». Plus tard, elle apprendra le russe et le vietnamien à l'École nationale des langues orientales vivantes. Dans les années 70, elle fréquente, avec l'esprit critique qui la caractérisait, le séminaire de Jacques Lacan à la rue d'Ulm.

Son œuvre poétique, dont l'essentiel est constitué par ses trois recueils de poèmes (*Résonances* [1978], *La Mémoire et la Voix* [1983], *Le Dévoilement* [1998]), de nombreux poèmes publiés en revues et des traductions de poésie (la première traduction en français du poète vietnamien, Hàn Mặc Tử, en collaboration avec Vu Thi Bich⁴), est marquée en particulier par la rencontre avec Claude Vigée, Philippe Jaccottet et Yves Bonnefoy. Cependant, Hélène a mené au fil du temps des dialogues fertiles et suivis avec d'autres amis poètes, traducteurs, artistes plasticiens, musiciens dont François-René Daillie, Michael Edwards, Laurence Breysse, Michèle Finck, Anne-Marie Jaccottet, Miklos Bokor, Nathalie Dasseville, Nasser Assar, Odette Kaan, Pierre Dubrunquez, Pierre Baubet-Gony.

Il y a bien plus de vingt ans, lors d'agapes dominicales dans le jardin du père Michel et de Marie-Claire Evdokimov, une très bonne amie, proche d'Hélène également, Gențiana Dănilă, nous avait proposé un jeu pour nous faire découvrir notre mot préféré. Hélène s'est volontiers prêtée au jeu, tout en connaissant d'avance le résultat. En ce qui la concernait, c'était sans hésitation aucune le mot « joie ».

La joie, l'une des questions de premier ordre autour desquelles se noua le dialogue avec Claude Vigée. Aussi les actes du colloque de Cerisy consacré à son œuvre, réunis par Hélène Péras en collaboration avec Michèle Finck, portent-ils en exergue ces deux citations : « En dépit des poètes eux-mêmes, tout art est un élan vers la joie » (*Moisson de Canaan*) et « Un poète est un homme qui rétablit la joie... »⁵ (*Le Parfum et la Cendre*).

Pour ma part, il m'a fallu des années pour appréhender dans toute sa richesse la signification qu'Hélène accordait à ce mot. Sans l'avoir épuisé encore, il me semble en avoir saisi trois nuances.

Il y a, d'abord, la *joie simple du monde sensible*, bénédiction de chaque instant : prendre une tasse de thé vert, nager dans la mer, partager avec des amis un café oriental ou un verre de Retsina grec. Vivre au cœur du monde sensible est un don pour lequel nous ne pouvons que rendre grâce.

Ensuite, la *joie intellectuelle* qu'il faut bien entendre, car Hélène était très circonspecte à l'égard de tout narcissisme intellectuel qu'elle tournait vite en dérision. Pour elle, une parole issue d'un vécu authentique valait infiniment plus qu'une spéculation intellectuelle, simple jeu de l'esprit. Cependant, il y avait chez elle une haute exigence de clarté de l'expression (orale et écrite) que l'on pouvait percevoir lors des discussions (vrais débats parfois) sur la traduction, en particulier la traduction de poésie.

Enfin, la *joie la plus mystérieuse* (mystique ?) entre toutes, en lien avec sa foi chrétienne marquée par les particularités de l'orthodoxie. Dans le même entretien évoqué plus haut, elle répond à Anne Mounic au détour d'une phrase : « Ce qui résonne en moi [dans l'orthodoxie] ? la lumière, la chaleur, le respect de la

4 Hàn Mặc Tử, *Le Hameaux des roseaux*, trad. Hélène Péras et Vu Thi Bich. Paris/Orbey : Arfuyen, 2001.

5 H. Péras, M. Finck (dir.), *Le terre et le souffle. Rencontre autour de Claude Vigée*. Paris : Albin Michel, 1992.

personnalité propre de chacun, la beauté et la densité symbolique du rite, en particulier dans la tradition russe. Pour résumer, la prédominance de la joie qui, comme vous le savez, est, pour moi, un mot-clef. »

Il me semble aussi que ces trois acceptions du mot *joie* étaient pour Hélène intimement mêlées, voire indissociables. Hélène se méfiait beaucoup par ailleurs des dichotomies fallacieuses (par exemple, elle trouvait « la notion de « spiritualité » un peu dangereuse, comme s'il y avait d'un côté le corps, la chair, de l'autre l'esprit. La vie est une totalité. En russe, le même mot désigne le souffle et l'esprit. Le corps sans le souffle est un cadavre. Tout au plus pourrait-on dire que le souffle anime, pénètre plus ou moins le corps et que notre tâche est, jusqu'au terme, de ne pas lui faire obstacle », entretien avec Anne Mounic).

Il y a là une vraie leçon de sagesse, une leçon de vie. Le « secret » peut-être qui lui a permis de conserver jusqu'à la fin une énergie intellectuelle et physique exemplaire (rappelons qu'elle a parfaitement acquis le grec moderne à plus de quatre-vingts ans, qu'elle allait régulièrement à la piscine et faisait de la marche quelques mois encore avant sa fin).

Mais il y a davantage. La vraie joie n'est peut-être que le fruit de cette quête de la vérité intérieure où foi et amour se rejoignent. Rappelons aussi qu'Hélène a lutté contre la maladie, a tenu la mort en échec pour achever son dernier grand travail, la traduction intégrale des poèmes de Boris Pasternak du roman *Le Docteur Jivago* et qu'elle avait dédié ce travail à Oleg de Poligny, celui qu'elle nommait « l'homme de sa vie » ou « l'amour de sa vie » qu'elle avait perdu trop tôt. Cette traduction devrait paraître bientôt, accompagnée des gravures de Paul Kichilov, grâce aux soins de Tatiana Victoroff et de Mélanie Struve, chez YMCA Presse.

Du reste, Hélène imaginait le monde entier comme une symphonie à laquelle chaque être participe, chaque être *résonne* à un moment donné comme une « note musicale » qui doit être *juste*. Pour que les autres entendent leur propre musique.

Quand vont s'ouvrir les dernières portes,
 Dans ce dernier séjour de la lumière,
 Je vais crier
 Pour que vous entendiez
 Ce qu'était la joie pure,
 La joie sans trouble ni péché,
 La joie de boire
 La musique transparente
 Que vous aviez mission
 De délivrer.
 Je ne veux pas que vous entendiez mon cri,
 Je veux qu'il vous éveille
 Et que vous entendiez votre propre musique.⁶

6 H. Péras, « La lumière et la peur », *Le dévoilement*. Paris : Arfuyen, p. 8.